

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

(10 à 12 volumes format grand in-8, qui seront publiés par livraisons)

EN VENTE ·

TOME I. — L'EUROPE MÉRIDIONALE

(GRÈCE, TURQUIE, ROUMANIE, SERBIE, ITALIE, ESPAGNE ET PORTUGAL)

UN MAGNIFIQUE VOLUME CONTENANT 4 CARTES TIRÉES A PART ET EN COULEUR
200 CARTES INSÉRÉES DANS LE TEXTE ET 60 GRAVURES SUR BOIS

TOME II. — LA FRANCE

UN MAGNIFIQUE VOLUME CONTENANT UNE GRANDE CARTE DE LA FRANCE
10 CARTES TIRÉES A PART ET EN COULEUR
234 CARTES INSÉRÉES DANS LE TEXTE ET 69 GRAVURES SUR BOIS

TOME III. — L'EUROPE CENTRALE

(SUISSE, AUTRICHE, HONGRIE ET EMPIRE D'ALLEMAGNE)

UN MAGNIFIQUE VOLUME CONTENANT 10 CARTES EN COULEUR
100 CARTES ENCADRÉES EN NOIR DANS LE TEXTE ET 76 GRAVURES SUR BOIS

Prix de chaque volume: Broché, 30 fr.; richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées, 37 fr.

EN COURS DE PUBLICATION:

(BELGIQUE, HOLLANDE, ANGLETERRE, DANEMARK, SUÈDE ET NORVÈGE)

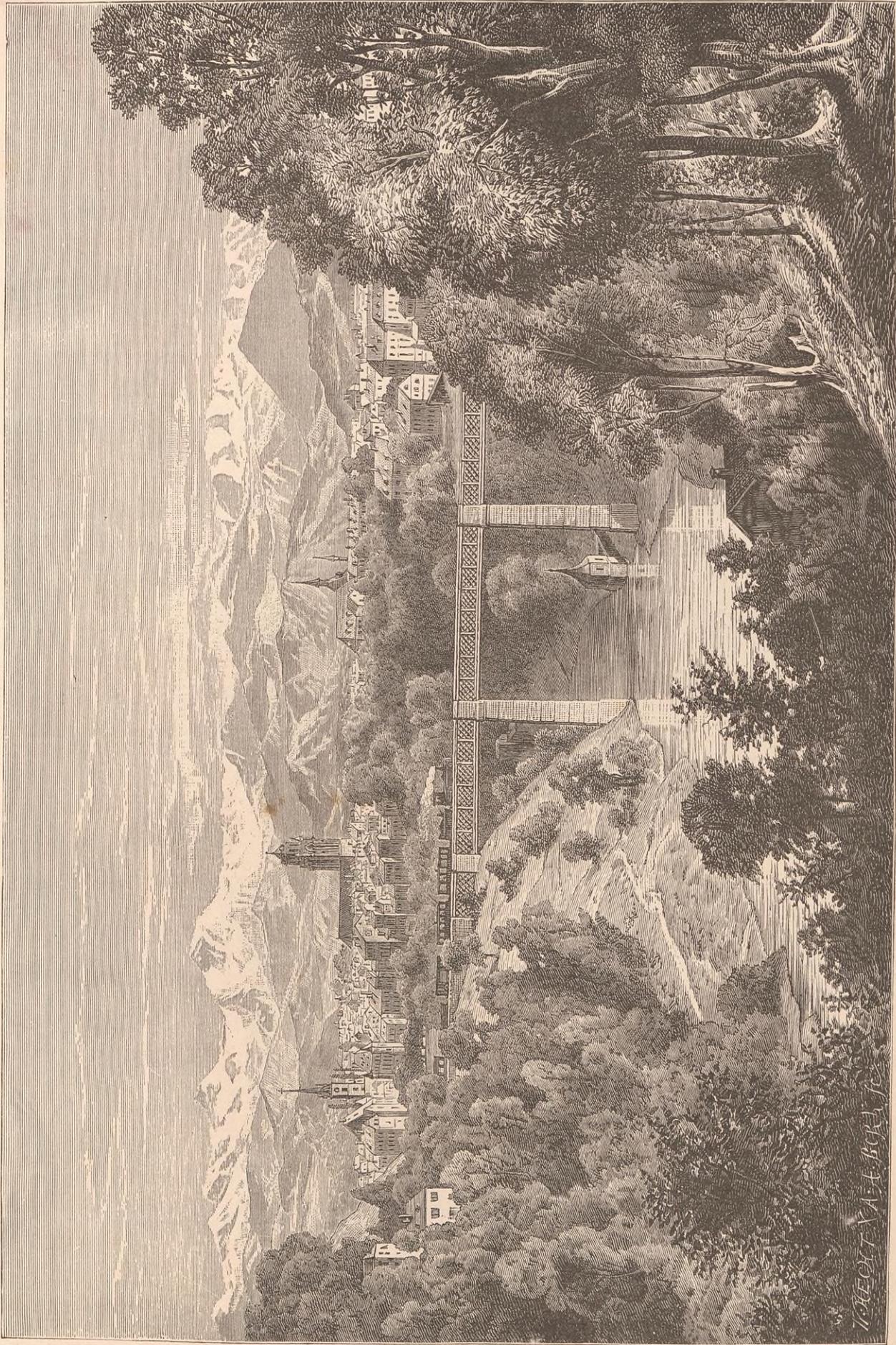
CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION.

La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Elisée Reclus se composera d'environ cinq cents livraisons, soit dix à douze beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément.

Les souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément les parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, sans s'exposer au regret de ne posséder que des volumes dépareillés.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et contenant au moins une gravure ou une carte tirée en couleur, et généralement plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.



BERNE : VUE PRISE DU PONT DU CHEMIN DE FER.

MAZILLI & CO. BERN

W. Machetti

La *Muse historique* de Loret revient à plusieurs reprises, et en termes significatifs, sur cet événement. A la date du 20 mai, par exemple, on y lit ceci :

Les Suisses, ces vaillants hardos,
Qui n'ont jamais tourné le dos
Quand, pour la couronne défendre,
Il a fallu leur sang épandre,
Des trésoriers étant foulés,
Et d'ailleurs se voyant tombés
En des pauvretés effroyables,
Se donnent à cent mille diables
Qu'ils s'en iront absolument,
S'ils n'ont bientôt contentement.

Huit jours après, le gazetier rimeur constate d'un ton tout mélancolique que les ayants droit, n'ayant rien reçu, se disposent à prendre congé :

Les Suisses, cette nation
Plus vaillante que Gassion,
Jointes par haute et bonne alliance
Depuis deux cents ans à la France,
.....
Firent trois fois leur révérence;
Faute donc d'argent et de pain,
Ils s'en allaient le lendemain,
Et quand on leur fit remontrance
De ne quitter sitôt la France,
Et faire encore *colin-tampon* (1),
Ils dirent : *tarare-ponpon!*

Et il ajoute que Guitaut, qui en enrageait « intestinement », disait tout haut :

« Ma foi, la France en a dans l'aile,
Voilà bien du malheur pour elle;
Et, sans exagération,
C'est là son extrême-onction. »

On finit, bien entendu, par payer ces régiments, « de peur qu'ils ne retournassent dans leurs cantons, » mais il fallut, nous apprend encore madame de Motteville, que la reine, pour les satisfaire, *mît en gage le reste de ses pierreries.*

Sur l'importance extrême qu'avait prise cette émigration de soldats mercenaires, voici d'ailleurs des chiffres curieux : en 1748, lors de la paix d'Aix-la-Chapelle, 22,000 Suisses servaient la France, 2,400 la Hongrie, 13,600 l'Espagne, 6,900 Naples, 10,600 la Savoie et 20,000 la Hollande, sans compter les gardes du Pape et de l'Empereur, et les hommes enrôlés aux services non avoués de la Prusse, de la Saxe, de la Bavière, de la Russie, du Danemark : si bien qu'il ne se faisait pas en Europe une bonne décharge d'arquebuses dont les ligues helvétiques ne sussent le coût sur le bout du doigt, et que si la Suisse eût rappelé d'ensemble tous ces mercenaires, c'eût été une armée aguerrie de 80,000 hommes qu'eût réunie soudainement ce petit pays, lequel levait à peine quelques bataillons pour maintenir sa neutralité.

Un moment toutefois, sous Louis XIV, la Confédération se trouva prise d'un sentiment de honte. Ce fut quand le « roi-soleil », au plus fort de son rayonnement, déclara la guerre à la Hollande, alliée

(1) *Colin-tampon*, batterie des tambours suisses, comme *Palalalalan* est celle des tambours français (Pasquier, *Recherches*).

naturelle des Cantons, et leur vraie sœur par la politique, l'organisation et les libertés. Eh quoi ! des fils de Lucerne, de Fribourg, de Soleure, de Berne, allaient-ils donc prêter leurs glaives à l'égorgeement d'une république qui, seule en Europe avec leur patrie, représentait la franchise des peuples, la tolérance, la libre pensée, en face du despotisme arrogant des monarques ? Le régiment d'Erlach le premier refusa de marcher ; mais Condé le fit envelopper, et il fut porté de vive force au delà du Rhin. Nombre de soldats qui désobéirent individuellement aux ordres donnés se virent massacrés sur place. Quelques officiers brisèrent leurs épées, Nicolas Daxelhofer entre autres, qui, suivi de ses quatre fils, reprit le chemin de ses montagnes. La nouvelle de ces événements causa une colère indicible dans les Cantons. Les patriciens rentés par « le Roi » eurent beau faire ; le cri public domina tout : « Les alliances, disait-on, ne sont pas faites pour que nous servions à attaquer des nations paisibles, et qui,



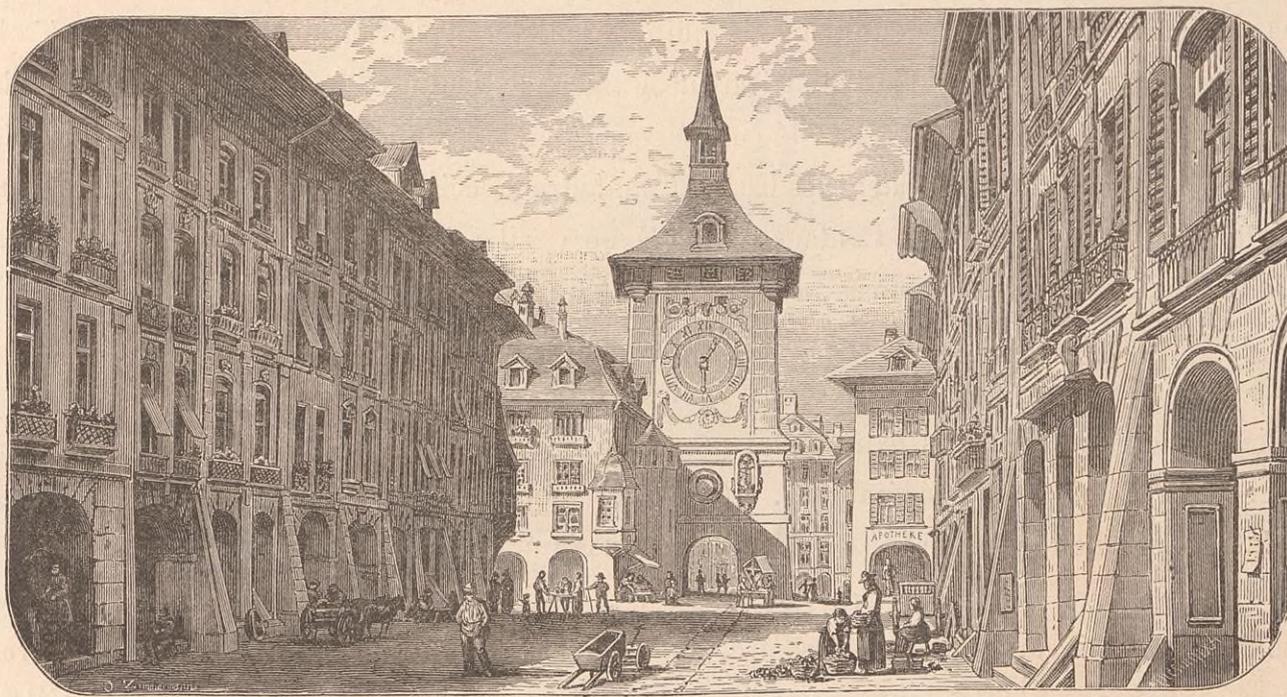
LA PROMENADE DE L'ENGLI, PRÈS DE BERNE.

de plus, ont le droit pour elles. Nous n'avons pas besoin de la France ; que la France aussi se passe de nous. » Berne fit savoir au Roi qu'elle rappelait le régiment d'Erlach ; il fallut que Louis XIV accordât au moins une apparence de satisfaction en envoyant ledit régiment dans la Catalogne.

Aux temps où ce récit nous place, des changements considérables s'étaient accomplis au sein de presque tous les États helvétiques. Dans les cantons urbains s'accroissait la tendance des gouvernants à s'ériger en caste régnante et à s'affranchir du contrôle populaire. D'un côté, un petit nombre d'hommes enrichis, accoutumés aux commandements, environnés de soldats à leurs gages, disposant de tout, nominations, ambassades et pensions ; de l'autre, la masse des habitants, les simples bourgeois, les domiciliés, les gens de métier, les paysans, dépouillés peu à peu de toute part à la confection des lois. Soleure et Lucerne, où s'était créé un *livre d'or*, avaient de bonne heure clos le rôle de leurs patriciens, en sorte que l'extinction successive des familles qui y avaient d'abord été inscrites avait réduit à une très-étroite oligarchie les corps dirigeants de ces républiques. Nous avons vu qu'à Genève la « haute bourgeoisie » avait fini par se perpétuer dans les conseils souverains de la ville. A Berne, même évolution. Cette riche cité, en possession d'un immense trésor, créancière de grandes monarchies,

traitait, je l'ai dit, d'égal à égal avec les puissances. Leurs Excellences, pour n'avoir plus à consulter le peuple, avaient adjoint au Conseil des Deux-Cents, pouvoir dominant de la république, quelques membres triés parmi les bourgeois les plus influents. Quant au reste des citadins, quels qu'ils fussent, c'était, disaient-ils, gibier de basse-cour auquel il fallait « arracher les plumes », afin qu'il ne volât point. Ce reste était exclu de toutes les charges lucratives et soumis à des vexations sans nombre. Interdit de porter sous les arcades des charges susceptibles de gêner le passage de Leurs Excellences ; — sur les marchés, défense d'acheter aucune denrée avant l'heure où Leurs Excellences avaient achevé d'y faire leurs approvisionnements, etc.

Les « illustres, hauts et souverains seigneurs », — c'était le titre qu'ils avaient pris après la conquête du pays de Vaud, — étaient donc devenus insensiblement des hommes d'une autre race, rogues et hautains dans leurs fauteuils, et, sur le pavé, grands éclabousseurs. Le peuple se rangeait au passage



BERNE : TOUR DE L'HORLOGE.

de ces maîtres, toujours les mêmes, les Steiger, les Wattenwyl, les Stürler, les Jenner, les Graffenried, les Tschanner. Quant au commun des bourgeois, le sentiment que leur inspiraient ces privilégiés, c'était surtout celui de l'envie. Ce monde bourgeois, clos, lui aussi, intermédiaire entre les seigneurs et les autres classes dont se composait la cité, se laissait volontiers aller aux murmures et à la bouderie : c'était tout ; une seule fois, vers le milieu du dix-huitième siècle, il essaya de regagner *ses droits* par la force ; à ce point tout juste s'arrêtaient ses visées révolutionnaires ; aussi le peuple, qui le savait, ne prit-il souci de la tentative. La conjuration fut découverte, et ses trois chefs, Samuel Henzi, un mathématicien doublé d'un poète, Foueter, un lieutenant de la garde soldée, Wouarnier, un négociant, eurent la tête tranchée. Un peu plus tard eut lieu la grande insurrection rurale des cantons de Bâle, Soleure, Berne et Lucerne, connue sous le nom de Guerre des paysans (*Bauernkrieg*) ; je dirai en son lieu ce qu'il en fut et comment les sénats en eurent raison.

Deux Suisse s'étaient donc formées insensiblement : celle des petits cantons gouvernés plébiscitairement par leurs *Landsgemeindes* ou assemblées du peuple, et celle des États administrés par des magistrats citadins. Grande était entre elles l'inégalité de forces et de ressources. Les cantons

régis par les municipes florissants que j'ai dits pouvaient mettre sur pied 40,000 hommes ; les petits cantons, 14,000 à peine. Ceux-ci ne pouvaient plus s'agrandir, tandis que ceux-là travaillaient sans relâche à accroître leur puissance ou leur territoire, Berne surtout, qui, depuis le jour déjà lointain où elle les avait entraînés tous aux lucratives guerres de Bourgogne, avait fait le possible et l'impossible pour garder le sceptre de l'Helvétie. Elle était alors avec Zurich la plus avenante des grandes villes du *bund*, et voyait encore augmenter chaque jour le nombre de ses monuments. De 1711 à 1739 furent bâtis successivement, et le Grand-Grenier (*Kornhaus*), et la vaste infirmerie appelée l'Hôpital de l'Isle, et la belle église du Saint-Esprit, œuvre de Nicolas Schiltknecht, et l'Hôpital des Bourgeois ou Grand Hôpital. En 1752, une magnifique fête militaire fit resplendir aux yeux de tous l'opulence du patriciat bernois ; on cite entre autres un jeune gentilhomme, Tscharner de Königsfelden, qui arbora ce jour-là sur lui pour plus d'un million de pierreries et de médailles.

J'ai déjà mentionné, à propos de l'histoire du pays de Vaud, le mouvement de renaissance qui marqua en Suisse la seconde moitié du dix-huitième siècle. A Berne même, dès 1759, Tschiffeli fonde la *Société économique*, dont le but était d'encourager l'agriculture, le commerce, les arts industriels, et qui s'acquit bientôt une célébrité européenne ; la même année, deux chauds patriotes, Iselin, de Bâle, et Hirzel, de Zurich, jetaient les bases d'une autre association qui, en peu d'années, engloba l'élite intellectuelle et morale des Cantons. Celle-là ne visait pas seulement à féconder telle ou telle branche particulière de connaissances ; elle s'adressait directement à l'âme et à la raison, demeurées saines en dépit de tout, des peuples divers qui formaient l'union ; elle déclarait la guerre au luxe, à la manie du service mercenaire, aux routines et aux égoïsmes des âges précédents ; elle favorisait enfin la publication de tous les écrits patriotiques propres à réveiller la conscience collective du pays et à resserrer le nœud relâché du fédéralisme. « Otons ces noms diaboliques, noms de partis et de séditions, luthériens, huguenots, papistes ; ne changeons le nom de chrétiens ! » demandait chez nous au seizième siècle le sage L'Hospital. — De même, disaient les membres de la *Société helvétique*, « laissons les rivalités de caste et de territoire, rapprochons les hommes des divers cantons, apprenons-leur à se connaître, à s'entre-soutenir ; tout en demeurant Vaudois, Grisons, Argoviens, Valaisans, qu'ils s'habituent enfin à être *Suisses* ! »

A Berne même, la république militaire, aristocratique, entichée de sa force et de ses droits, la cité de l'Ours, « à l'écorce âpre et au cœur serré », comme dit un publiciste, l'esprit d'innovation comptait des partisans. Le grand Haller, par ses œuvres, encourageait le retour à la vie pastorale et à la simplicité de mœurs. Lui et Bonstetten demandaient une réforme du patriciat. Il y eut mieux que cela : la Révolution, partie de Paris, mit fin à la vieille Confédération et à ses abus, dont la Suisse fût morte peut-être. En vain la Diète, rassemblée à Aarau, renouvelle l'antique serment d'alliance, et invite chaque canton à prendre des mesures de défense : partout, à la première marche des soldats français, les opprimés secouent le joug de leurs oppresseurs. Berne pourtant, appuyée de Soleure et de Fribourg, essaye de résister. Peut-être rêvait-on de recommencer les épiques prouesses de Saint-Jacques et de rajeunir la gloire de Laupen ! N'avait-on pas encore un d'Erlach pour conduire à la victoire les fiers miliciens ? Aux sons du tocsin agité par toute la campagne accourent par milliers des hommes, des femmes, des enfants, armés de faux, de fourches et de hallebardes. Rovéréa, de son côté, amène son petit bataillon de fidèles. Hélas ! les temps n'étaient plus les mêmes. Soleure la première capitula, le même jour Fribourg se rendit. Le 5 mai 1798, au matin, les 4,000 soldats du comte d'Erlach furent

attaqués par Schauenbourg près de ce même Fraubrunnen où, quatre siècles auparavant, une poignée de Suisses avait battu les mercenaires anglais d'Enguerrand de Coucy. Quatre fois ils



BERNE : TOURISTES DEVANT LA TOUR DE L'HORLOGE.

repoussèrent les Français ; mais le nombre, la discipline, la tactique nouvelle finirent par l'emporter. Les Bernois se replièrent ; puis, à l'entrée de la grande sapinière du Grauholz, là où expirent les derniers contre-forts de l'Emmenthal, ils firent derechef volte-face. Vieillards, femmes et enfants se

battirent en désespérés. Le vieil avoyer de Berne, Nicolas de Steiguer, assis sur une souche d'arbre, parmi une grêle de balles, encourageait la résistance de la voix et du geste. Après trois heures de lutte, il fallut céder.

Le même jour, le général Brune, maître du pont de la Singine, allait se diriger vers l'Aar, quand un autre Bernois, le colonel de Graffenried, à la tête de 2,300 hommes, accourut lui barrer le chemin près de Neueneck. Là encore la mêlée fut terrible. A coups de crosse et de baïonnette, les Suisses avaient rejeté leurs adversaires sur la rive gauche de la rivière, et les poursuivaient, en pleine déroute, sur la route de Fribourg, quand ils apprirent qu'à une heure de l'après-midi Schauenbourg était entré dans Berne, dont jamais soldat ennemi n'avait jusqu'alors franchi les portes. Les vainqueurs n'eurent plus alors qu'à se disperser ; la chute de Berne entraînait celle de la Confédération.



ALBERT DE HALLER.

D'Erlach cependant s'était retiré vers l'Oberland, dans l'espoir d'y renouer la résistance. Il s'avancait sur la route de Thoune, lorsqu'il rencontra une bande de miliciens qui regagnaient leurs foyers. Ces hommes, s'imaginant que la trahison seule avait pu causer leur défaite, devinrent soudain furieux à sa vue ; ils l'assillèrent à coups de baïonnette, le jetèrent à bas de son cheval et s'acharnèrent atrocement sur son cadavre. Le vieux Steiguer, lui aussi, s'était dirigé vers les montagnes. Arrêté également, près de Münsingen, par des militaires affolés qui proféraient le cri de : *Mort au traître !* il leur présenta sa poitrine nue, en leur disant de faire comme ils le voulaient. Ce sang-froid le sauva de leur fureur. Il parvint à gagner Thoune, s'embarqua de nuit sur le lac, et, traversant la Suisse orientale, se réfugia en Allemagne, avec le dessein d'aller implorer en faveur

de sa cause perdue les puissances coalisées contre la France ; mais il mourut, l'année suivante, à Augsbourg, sans avoir vu se réaliser son rêve de Vieux-Suisse.

Comme Berne avait jadis dépouillé les vaincus, elle se vit dépouillée à son tour de tout le butin qu'elle avait, des siècles durant, accumulé dans ses murs. Son Hôtel de ville devint veuf de son riche trésor ; ses caisses publiques, ses arsenaux, tout fut vidé ; les Français firent main basse jusque sur les pensionnaires de l'ancien *Thiergraben*, qui furent transportés au Jardin des Plantes de Paris, y compris le fameux *Martin*, dont on pouvait suivre en ligne directe la généalogie jusqu'au couple que René, le duc de Lorraine, avait donné, au quinzième siècle, à la ville.

Ainsi finit, par une humiliante captivité, l'épopée guerrière de l'Ours Bernois. Certes, le dernier coup de griffe de la vaillante bête avait été tel qu'on pouvait l'attendre, et, dans son tombeau du Münster, le vieux Berchtold de Zähringen avait dû en tressaillir d'aise ; mais une ère nouvelle s'ouvrait désormais pour la belliqueuse cité de l'Aar, et, en changeant de rôle, messire Mutz, lui aussi, allait avoir à changer d'allures. Promu d'abord en tiers (1815) au rectorat biennal des Cantons, puis, bientôt après (1848), honoré de l'unique maîtrise de la république, le voilà enfin parvenu à cette glorieuse hégémonie que depuis cinq siècles il ambitionnait ; le voilà devenu par excellence la bête

fédérale, le personnage officiel et titré, devant qui s'inclinent, et de bonne grâce, jusqu'à l'ombrageuse Vache d'Uri et jusqu'au Taureau jaloux d'Unterwalden. Mais aussi, par combien d'efforts et de labeurs il s'est rendu digne de cette haute fortune ! Connaissez-vous ces chansons de marche, si originales et si pleines d'entrain, que chantaient jadis les soldats bernois ? Toutes résonnent à l'envi des mérites et des vertus de l'Ours. Oyez plutôt cet échantillon :

« Mon bon Ours, Dieu t'a oint de sagesse ; mon bon Ours, Dieu s'est montré pour toi d'une merveilleuse bonté.... Courage et patience, mon vieil Ours, et, l'œuvre accomplie, tu viendras te refaire en mes pâturages. »

« L'Ours est sorti de son antre ; la prudente bête, au pas ferme, au cœur intrépide, s'est mise aux champs... » — Au cri de Genève (1), « l'Ours, l'Ours seul, a ouvert ses entrailles à la pitié... Le duc (*de Savoie*) a cru l'Ours imbécile, inhabile à danser ; » mais « la rude bête, tout amie qu'elle est des voies de douceur, sait s'irriter et mordre, lorsqu'on s'obstine à lui tirer le poil. »

« Mon vieil Ours, malheur à qui ne l'aime ! Malheur à qui ne s'arme point comme lui, pour guerroyer contre le mensonge, et pour combattre jusqu'à la mort la troupe des hypocrites et des cafards !

« Je chanterai l'Ours, la valeureuse bête à l'épaisse fourrure. Longtemps il s'est fait tirer le poil. Il cloche, il boite, disait-on, il n'ose lever le pied. A Dieu la gloire ! Il s'est levé pourtant et a fait preuve de virilité. A moi, mes oursons (2) ! »

Sur le plus ancien sceau de la ville, de même que sur des pièces de monnaie frappées dès 1218, et où figure l'aigle impériale à deux têtes, l'Ours symbolique a la gueule ouverte, sa langue rouge jetée en avant, et il tient en l'air sa patte droite. Plus tard, l'aigle a disparu ; mais ce n'est qu'après 1648 que l'ami Mutz paraît pour la première fois debout et armé. Telle médaille de ce temps, que l'on peut voir au musée cantonal de Lausanne, le représente dans cette attitude verticale, avec une hallebarde dans les mains, et, entre ses jambes de derrière, l'écusson bernois, autour duquel sont enroulées les armoiries ainsi que les lettres initiales de chacun des bailliages de la république. Sa pose, toujours caractéristique, varie du reste avec les époques. A tel moment, par exemple, — avant la première bataille de Willmergue, — les médailles des Seizeniers (3) bernois portent, sur l'une de leurs faces, l'Ours planté sur ses quatre pattes, la bouche ouverte et la langue sortant, comme à l'origine ; dans toute sa personne quelque chose d'aimable, et un air « bon enfant » qui frappe. Un peu plus tard, c'est bien différent. La médaille est plus grosse ; l'animal y a repris le port vertical ; il a une cuirasse sur les épaules, dans sa main droite une épée au bout de laquelle est le bonnet de la liberté, et à sa ceinture encore une épée. De plus, il est à cheval sur un canon autour duquel se voient toutes sortes d'attributs guerriers. Tout en lui respire la force unie au défi ; avec cela, toujours narquois de physionomie ; le bout de langue, qui s'obstine à pendre, est tout un poème de provocation et d'espièglerie ; il semble dire aux adversaires : « Souvenez-vous sur toute chose que je suis celui dont il n'est pas sage d'escompter la peau ! »

Plus tard encore, au milieu du dix-huitième siècle, quand l'oligarchie a achevé de se constituer, la médaille des Seizeniers subit de nouvelles modifications, non point d'ensemble, mais de détail.

(1) Allusion aux événements que nous avons racontés ci-dessus, chapitre I^{er}.

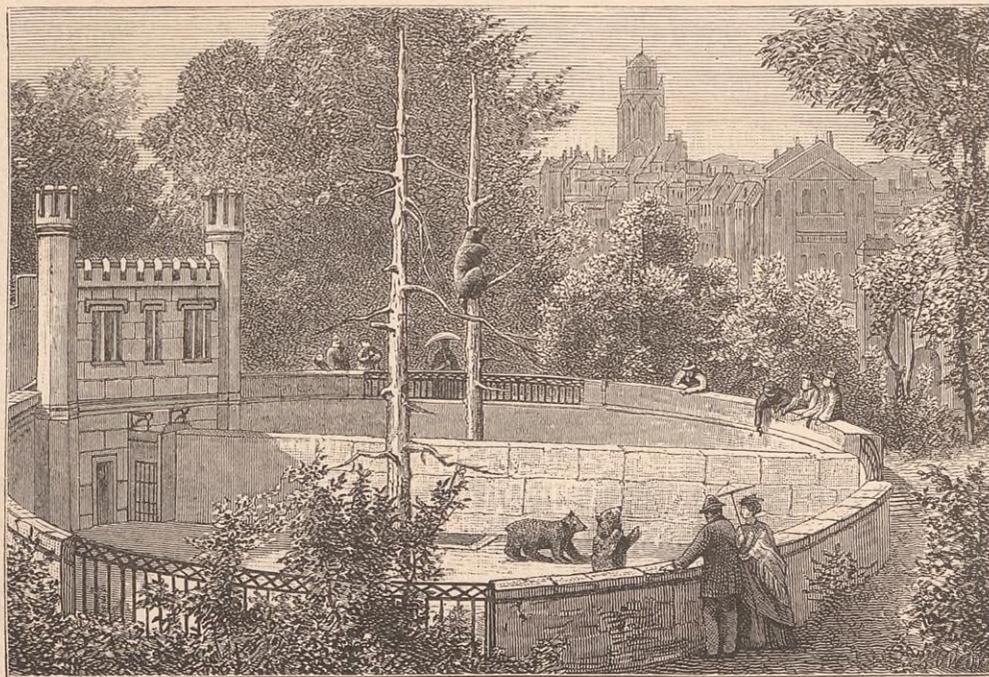
(2) Rochholz, *Schweizer Chronik in Liedern*, Berne.

(3) C'est-à-dire des seize membres dont se composait la commission qui nommait le Conseil des Deux-Cents.

E. W. W. W.

Plus d'épée, et plus de bonnet de la liberté; à la place, un sceptre en la main. L'Ours a quitté sa pose équestre sur le canon; celui-ci à présent gît à ses pieds, avec maint autre symbole de guerre. Il ne semble pas toutefois que ni les grandeurs ni le triomphe aient parfait la félicité du fauve parvenu. Son attitude n'a plus rien de gai; il a perdu son air de bravade et n'ébauche plus ces pesantes risettes qui jadis lui allaient si bien. Sa langue même n'est plus visible; le pauvre l'a rentrée, et, non content de cette concession aux bonnes manières et à l'étiquette, il a imaginé de clore son museau. Monsieur Mutzli, évidemment, pose ici pour la majesté.

Après 1815, autre métamorphose, mais pour revenir en arrière. Revoici notre Ours tel qu'il sortit, aux temps brumeux de la création, des mains du fabricant souverain, c'est-à-dire nu, absolument nu, sans épée, sans cuirasse et sans sceptre; et il a de nouveau la bouche ouverte, et de nouveau il tire à tout venant son traditionnel morceau de chair rouge. Peu d'appendices et point d'ornements; il tient



BERNE : LA FOSSE AUX OURS.

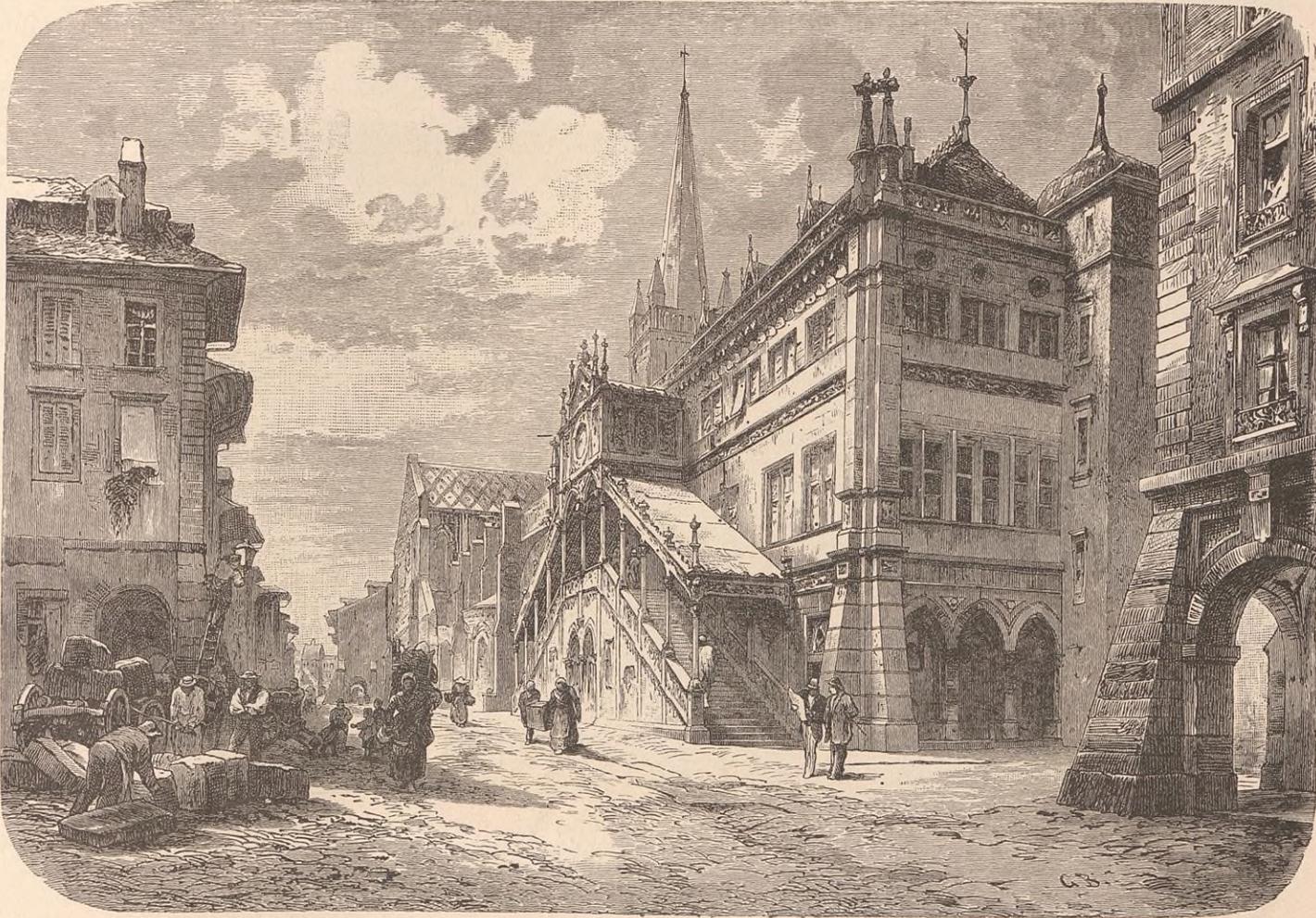
en main l'écusson bernois, surmonté assez étrangement d'une couronne ducale (1), et, à ses pieds, on voit, à gauche, l'attirail de l'agriculture, à droite, des canons avec des drapeaux.

Et maintenant, ô lecteur, si quelque jour vous allez à Berne ou y retournez, jurez-moi de saluer comme elle le mérite la noble bête alpestre qui a joué dans l'histoire des *Liges* le rôle épique que je vous ai dit. A chacun de vos pas dans la fière cité, vous la retrouverez, agissante et parlante, par les rues et sur les carrefours; c'est elle qui règne en cariatides aux portes de la ville, elle qui garde les statues de bronze des anciens héros, elle qui trône avec sa lignée au-dessus des fontaines, au front des maisons et des édifices, tantôt sérieuse comme un vieux *landsknecht*, bannière en main, casque en tête et glaive au côté, tantôt étalant ses grâces avec cette lourdeur caractéristique qui fait

(1) Voici comment l'on explique la présence de cette couronne ducale, non-seulement dans les armoiries du canton, mais encore dans celles de beaucoup de familles bernoises. Le duc de Lorraine aurait jadis vendu son duché aux Bernois, qui l'auraient revendu à Louis XI moyennant 101,000 florins qui, par parenthèse, ne furent jamais payés; seulement, tout en concluant ce marché, les Bernois s'étaient réservé le rang de « duc », rang qui leur fut reconnu par l'Empereur d'Allemagne, et que désormais ils gardèrent dans le commerce diplomatique.

le charme exquis de sa race, au besoin, joueuse de clarinette, jamais lassée de ses fantaisies et de ses gambades, capable de tout, faite à tout, et pour sucroît, — l'excellente personne, — s'amusant elle-même, Dieu sait comme ! à vous divertir.

De même que Genève, Zurich et Bâle, mais sans rien perdre, heureusement, de ses charmes gothiques, Berne s'est mis à sacrifier aux nécessités et aux goûts modernes. A côté de la vieille cité resserrée sur l'étroit plateau de la péninsule aarienne, a commencé de surgir de nos jours tout un

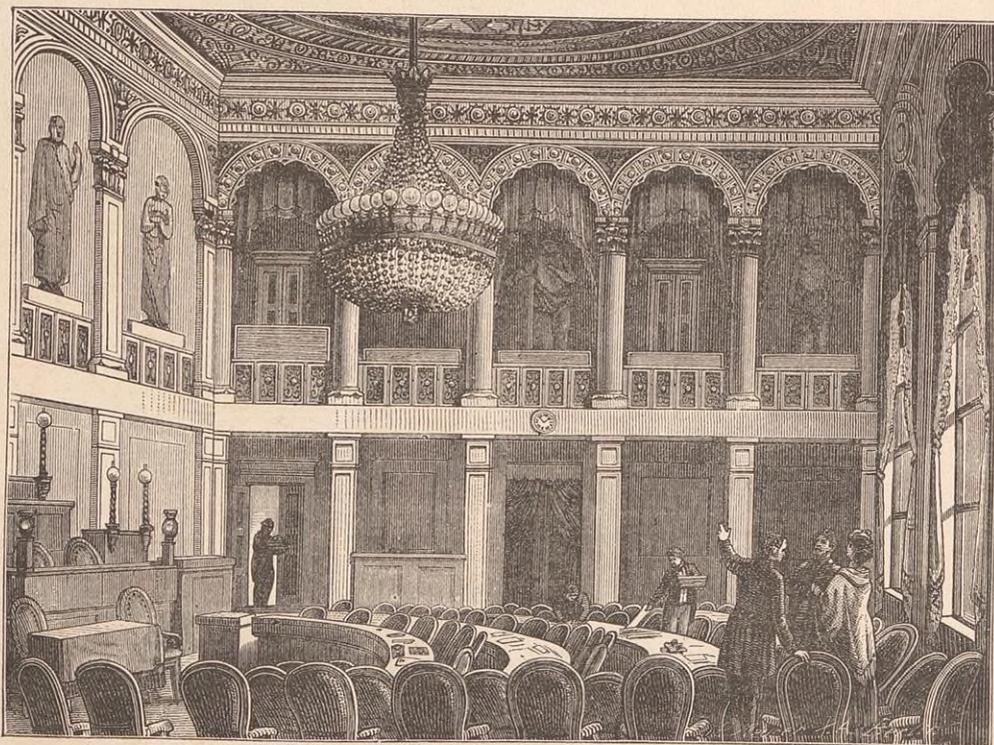


BERNE : L'HOTEL DE VILLE.

quartier neuf empreint de cette élégance factice dont les grandes capitales du Nord acceptent de plus en plus le type monotone. C'est à l'un des sommets du spacieux triangle dessiné à l'ouest par le cours divergent du fleuve que s'élève le nouveau Palais Fédéral (*Bundes-Rathhaus*). Cet édifice, qui n'a pas encore vingt-cinq ans d'âge, est une construction en pierre de taille, dans le style des palais florentins. M. Studer, un Zurichois, en fut l'architecte. Si, au revers opposé de la presqu'île, l'hôtel de ville (*Rathhaus*), avec son horloge, son vaste escalier extérieur et couvert, et toutes ses fantaisies architecturales, matérialise le passé de Berne et rappelle l'ancienne Confédération, le *Bundes-Rathhaus*, dans son imposante simplicité, en représente la fortune actuelle et symbolise la « nouvelle alliance ». En lui s'affirme l'union de plus en plus étroite des peuples de race diverse qui ont fini par former la Suisse, et qui continuent à vivre d'accord, en dépit de maintes disparates, à force surtout de liberté et de respect les uns pour les autres. Les hommes rassemblés dans cette enceinte, pour y conférer des affaires publiques, ne parlent pas tous la même langue ; il leur faut

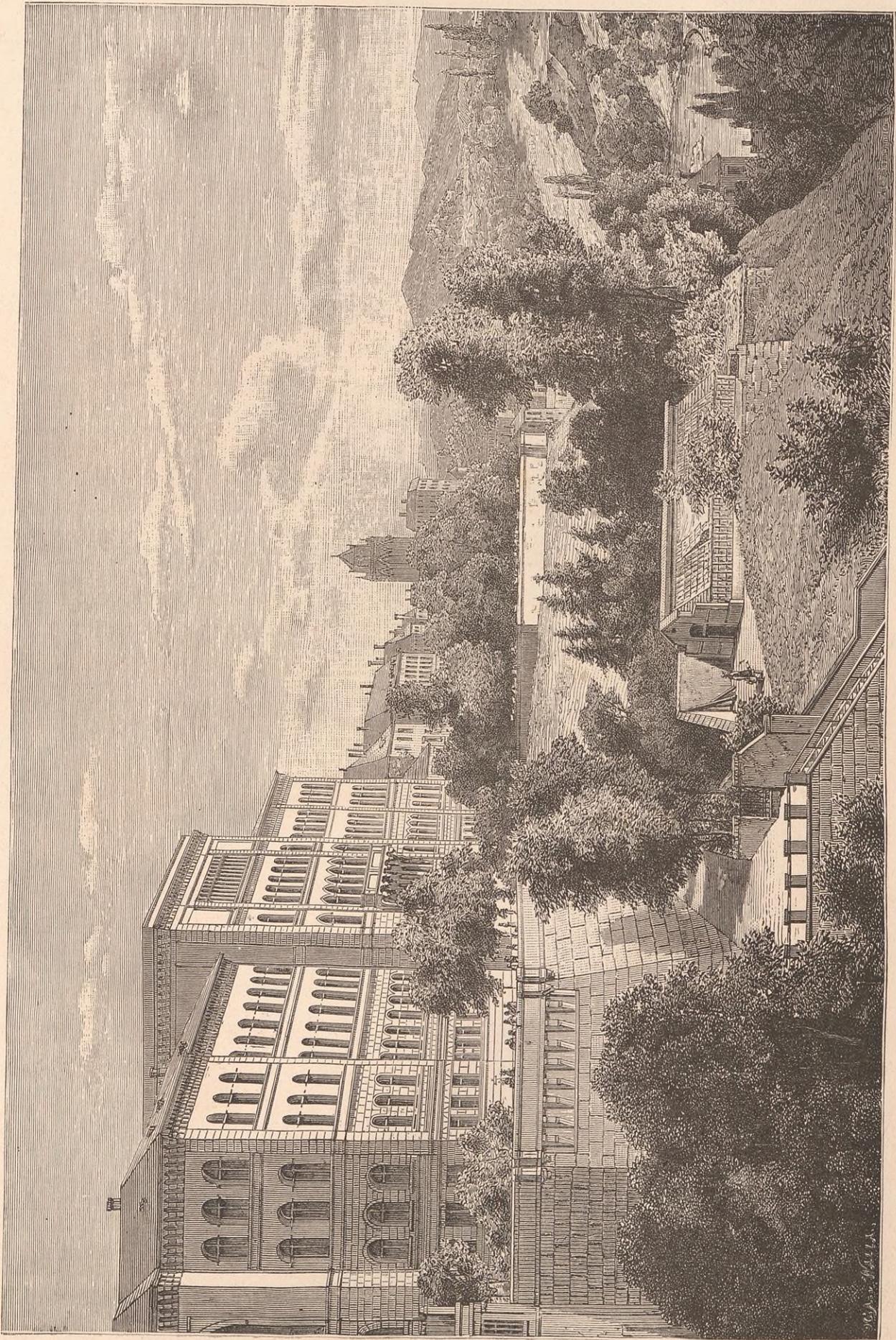
le secours d'interprètes et de traducteurs pour donner aux débats législatifs leur utilité et leur unité; mais qu'importe? La solidarité nationale repose ici, non sur la conformité matérielle de sang et d'idiome, mais sur quelque chose de plus haut : sur la communauté d'intérêts et de souvenirs, sur la jouissance collective des mêmes libertés, sur les termes clairs d'un contrat librement passé entre hommes libres. Et la puissance réelle de l'association ne tient non plus ni à l'étendue du territoire, ni au grand nombre des soldats, ni à la grosseur du budget, mais à l'inviolabilité que se sont assurée mutuellement les parties contractantes du pacte, et à l'accord jusqu'ici constant du patriotisme cantonal avec cet autre patriotisme qui s'appelle l'esprit de confraternité et de fédéralisme.

Dans l'aile orientale du Palais siège le Conseil des États, sorte de sénat un peu analogue à celui



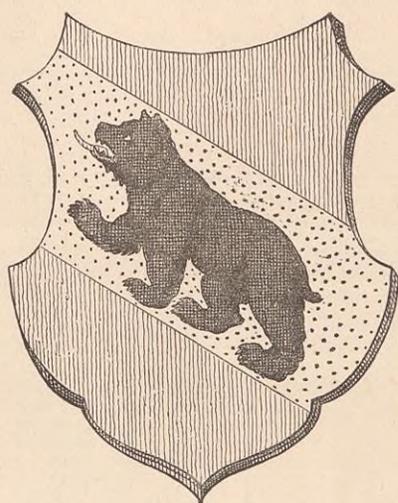
LA SALLE DU CONSEIL AU PALAIS FÉDÉRAL.

des États-Unis d'Amérique, et composé des députés de chaque canton ou demi-canton; dans l'aile opposée se tient le Conseil National, représentation directe et proportionnelle des Cantons, à raison d'un membre par fraction de vingt mille habitants. Au centre est la Salle des Séances de la diète suprême ou Assemblée Fédérale, formée de la réunion des deux conseils précités; à côté est le cabinet du Président nominal de la Confédération. Devant le Palais se trouve une fontaine surmontée d'une image en bronze doré de la ville, la *Berna*; sur la façade sont huit statues de Bernois célèbres. La galerie de tableaux occupe quatre salles au troisième étage; peu de toiles, mais presque toutes remarquables : un Albane, un Giordano, un Guérchin; puis les œuvres des artistes suisses, Nicolas Manuel, Cauw, Werner, Düntz, Aberli, Mind, les Wolmar, les Lory, König, le peintre de l'Oberland, Walthard, Juillerat, — n'oublions pas le sculpteur uranien Imhof, — puis un Ritz, des Diday, des Calame, des Meuron : tableaux d'élite que le lecteur trouvera reproduits pour la plupart, d'après leur sujet respectif, au courant même de cet ouvrage. La nature elle-même est ici la grande inspiratrice. Montez sur la terrasse du Palais. Quel panorama! Au sud, par delà l'Aar, la chaîne sévère des hautes Alpes; en deçà, projetée jusqu'au Gurten, la traînée gracieuse des avant-monts



BERNE : LE PALAIS FÉDÉRAL.

couverts de forêts et de pâtis. Tournez-vous : la scène change ; le paysage, du côté du nord, vous présente les noms historiques de Neueneck, Laupen, Grauholz, évoquant ainsi de toutes parts le souvenir des grandes batailles de la liberté, livrées jadis dans l'intérieur de cette même redoute dont le plateau de Berne est le centre et dont trois rivières, communiquant l'une avec l'autre, la Singine, la Sarine et l'Aar, forment, on l'a vu, le fossé naturel.



ÉCUSSON DE BERNE.

AUTRES OUVRAGES DE M. ÉLISÉE RECLUS
PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

LA TERRE

DESCRIPTION DES PHÉNOMÈNES DE LA VIE DU GLOBE

2 volumes in-8 jésus qui se vendent séparément

PREMIÈRE PARTIE

LES CONTINENTS

3^e édition

Un magnifique volume avec 236 gravures et 25 cartes tirées en couleur. 15 fr.

DEUXIÈME PARTIE

L'OCÉAN

L'ATMOSPHERE, LA VIE

2^e édition

Un magnifique volume avec 208 cartes ou figures intercalées dans le texte et 2 cartes
tirées en couleur..... 15 fr.

LES PHÉNOMÈNES TERRESTRES

2 volumes in-12, avec gravures intercalées dans le texte, qui se vendent séparément

- I. **LES CONTINENTS.** 2^e édition. 1 vol..... 4 fr. 25
Ouvrage couronné par la Société pour l'instruction élémentaire.
- II. **LES MERS ET LES MÉTÉORES.** 2^e édition. 1 vol..... 4 fr. 25

LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LA SUISSE formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture

Le prix de la livraison est de 1 franc.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.